

naturel d'un couple diabolique : l'Islam et l'Europe ? » Ce n'est pas la moindre interrogation de son livre.

Mais la question obsédante qui la traverse est autre. Celle du titre bien sûr et plus encore celle du pourquoi. Pourquoi fallait-il tuer Daniel Pearl ? Qui voulait sa mort, à ce point, à ce prix ?

Il y a bien sûr les réponses trop évidentes. Daniel Pearl était journaliste, américain et juif. Dans la logomachie des groupes islamistes ce sont trois motifs de condamnation sans appel. Les journalistes sont globalement tenus pour des « espions », nos malheureux confrères enlevés au Liban dans les années 80 l'ont entendu des centaines de fois. L'Amérique est l'ennemie par excellence et plus encore s'il se peut depuis le 11 septembre 2001. Croisade contre croisade, la guerre est déclarée, partout. Quant à la haine du Juif et des Juifs, elle résume si l'on ose dire tout le reste.

Il y a bien sûr le conflit israélo-palestinien mais, aussi dramatiques en soient les épisodes, et contrairement aux idées reçues sur le sujet, ils n'expliquent pas tout. Ou bien si, mais à la condition de ne pas considérer Israël comme un Etat dont la politique est par définition discutable et que l'on pourrait même juger détestable, mais commune figure du Mal absolu. A partir de quoi tout Juif est par définition une incarnation de ce mal. Que Daniel Pearl se conduise en journaliste indépendant, en citoyen critique et en juif fier de l'être mais refusant pour autant de s'identifier à une cause et à une politique, rien ne pouvait pour autant le sauver. Bien au contraire semble-t-il, tout ce qui portait le journaliste à l'ouverture vers les autres et à la compréhension du monde, de ce monde-là en particulier, tout ce qui nous le rend cher et précieux, à nous lecteurs comme à l'auteur, ne pouvait que nourrir les pires soupçons de ses bourreaux. Assurément son assassinat leur fut léger, sinon facile.

Mais cela suffit-il à expliquer son enlèvement et son exécution ? Bernard-Henri Lévy en doute et on ne peut que lui donner raison. Ici, plus question de reconstitution romanesque, le récit devient pure enquête et ce que découvre cette enquête est aussi passionnant qu'inquiétant. L'implication des services secrets du Pakistan, ce redoutable ISI au cœur de toutes les intrigues régionales et dont Omar Sheikh est à l'évidence un proche sinon un agent direct, les liens avec Al-Qaïda, les mystères du programme nucléaire pakistanais et de ses retombées dans les mouvements terroristes, les alliances d'Etats où l'on retrouve avec le Pakistan, la Corée du Nord et l'Irak – d'avant le 20 mars 2003 –, tout cela qui culmine dans le mélange étonnant et détonant de groupes qui se retrouvent autour de l'enlèvement et de la mise à mort de Daniel Pearl, voilà le gouffre vertigineux où Bernard-Henri Lévy nous entraîne dans les derniers chapitres de son livre.

Tout porte à croire en effet qu'à la veille de son enlèvement Daniel Pearl travaillait sur ces sujets plus que sensibles. Ce qu'il était donnait aux tueurs toute latitude pour agir, mais ce qu'il faisait, et ce qu'il savait, rendait impératif de le faire taire. Si quelques-uns des assassins sont en prison, si Omar Sheikh est condamné à mort – en attendant une procédure d'appel –, il est plus que vraisemblable que les véritables donneurs d'ordre sont ailleurs et plus haut placés. Alors « Qui a tué Daniel Pearl ? ». Si le livre de Bernard-Henri Lévy ne donne pas une réponse définitive, il interdit au moins de dire que l'affaire est classée. Et ce qu'elle implique ne fait probablement que commencer.

## Bernard-Henri Lévy



D.R.

Reprenant la propre enquête de Daniel Pearl, Bernard-Henri Lévy a vite compris qu'il se trouvait devant une « histoire énorme et terrifiante ». Celle de l'islamisme radical où se joue désormais le sort du XXI<sup>e</sup> siècle.

UN DIALOGUE ENTRE BERNARD-HENRI LÉVY ET JEAN HATZFELD\*

– **Jean Hatzfeld.** Le 31 janvier, vous êtes à Kaboul, dans le bureau d'Ahmid Karzai, quand vous apprenez l'exécution de Daniel Pearl. Quelle est votre première réaction ?

– **Bernard-Henri Lévy.** Un choc très étrange. Je ne suis pas particulièrement sentimental. Et je ne connaissais pas Pearl – peut-être l'avais-je croisé, une fois, en Erythrée, alors que nous étions, l'un et l'autre, sur la piste de John Garang, mais je n'en suis même pas certain. Mais ma première réaction c'est ce choc. Et, ensuite, quand je vois l'image de sa mise à mort, une empathie tout aussi étrange, immédiate, comme fraternelle.

– **Vous écrivez que votre livre commence à cet instant.**

– Mon premier réflexe, ma première décision, est de reprendre son enquête. Attitude à la fois romantique et sans doute un peu naïve : un journaliste tombe, un autre arrive derrière, reprend le flambeau et l'emporte jusqu'au bout. A ce moment, je n'ai pas encore en tête l'hypothèse Al-Qaïda. Mais je sais déjà que Daniel Pearl est mort à cause de son investigation, à cause de ce qu'il était en train de trouver et d'écrire, autant qu'à cause de la barbarie de ses ravisseurs. Je me rends à Karachi, j'ouvre quelques pistes, et là, je comprends vite que ce journaliste était à la pointe d'une vertigineuse pyramide renversée, que je me trouve face à une histoire énorme et terrifiante.

– **L'investigation n'est pas votre métier, et vous en acquerez naturellement la technique. Cette investigation vous mène à Karachi, Islamabad, Londres, Kandahar, New Delhi, Washington, Sarajevo, où vous feuillotez des montagnes de documents, consultez des centaines d'experts, confrères, diplomates, espions, voisins, parents ; où vous étudiez autant**

# “J’ai décidé de partir, un an durant, sur les traces de Daniel Pearl”

d’hypothèses. Comment aller si vite ? Vos admirateurs et vos détracteurs s’interrogent sur vos qualités de vitesse en toute chose. Quelle est la potion ?

– C’est vrai, oui, je vais vite. Ma potion c’est cette impatience que j’essaie de communiquer à mes interlocuteurs. Souvent, en reportage, je dis aux gens que je rencontre : « Je n’ai pas le temps, je pars demain » – ce n’est pas forcément vrai mais j’ai l’impression que cela aide à « speeder » tout le monde, à accélérer l’enquête. Et puis, il y a autre chose. Je crois que je ne suis pas trop mal organisé. J’essaie de repérer des « fixeurs » qui ont gros sur le cœur et qui sont contents de pouvoir aider un étranger qui a la possibilité, lui, de travailler librement. Dans une enquête qui marche, deux choses sont aux commandes. L’idée et l’intuition. La mémoire et le réflexe. Je suis un écrivain très physique, j’aime bouger, voyager, crapahuter – et puis, à un moment, il y a l’intuition, l’instinct. Je passe, par exemple, devant l’hôtel où a dormi Omar, l’assassin de Pearl. Et je me dis, tout à coup, sans bien savoir pourquoi : « Voilà, je vais essayer d’y passer la nuit » ; et surviennent alors les informations, les découvertes... Et puis, tous les journalistes savent ça : une enquête d’un an ce n’est pas une enquête de douze fois un mois. Dès qu’on s’installe dans une telle durée, le temps a des effets amplificateurs insoupçonnables. Un hameçon lancé à un moment, un peu par hasard et oublié, vous ramène un poisson, six mois après. Les idées macèrent, les informations se télescopent, les gens se parlent – et arrivent les rencontres imprévues...

– **Comme la rencontre posthume avec Daniel Pearl, dont la personnalité transforme une première fois le livre. S’il n’avait pas été juif, issu d’une bonne famille érudite, bon vivant, amoureux d’une belle femme, militant humaniste, ami d’Israël, admirateur d’un Islam tolérant, féru de culture indo-pakistanaise... auriez-vous écrit ce livre ?**

– Mon projet initial, sans le connaître, était de reprendre son enquête, dans un livre court et précis, sur le modèle de *L’affaire Moro* de Leonardo Sciascia, qui est l’un de mes livres cultes. Alors, après, tout ce que vous dites a compté, bien sûr. Encore que, si Pearl, par exemple, n’avait pas vécu sa judaïcité comme il l’a vécue, il me semble que le livre existerait quand même.

– **Quelle judaïcité ?**

– Au Pakistan, au cœur des ténèbres, Pearl pensait : « Tant pis si vous nous détestez, tant pis si vous croyez à la guerre des religions, à la guerre des civilisations, moi je n’y crois pas ; je suis votre ami juif et s’il n’en reste qu’un, je serai celui-là. » Profondément juif et ouvert à l’Autre : il est évident que je me sens proche de cela. Pour le reste, bon vivant, amoureux, bonne famille, etc., je ne sais pas, je ne peux pas répondre.

– **Toutefois, en cours de lecture, on comprend que deux autres rencontres influent autant sinon plus sur la construction du livre. Elles transforment le style narratif, elles imposent votre Je de façon très présente, et la mise en scène de l’enquête**

**dans l’enquête, et des procédés fictionnels. Bref, elles transforment l’écriture... La première rencontre est votre retour dans ce pays, qui est le sujet de votre premier bouquin, *Les Indes rouges*, écrit trente ans plus tôt. La seconde rencontre est celle d’Omar Sheikh, l’instigateur de l’enlèvement et de l’égorgeage de Pearl. Que vous avez sans doute croisé à Sarajevo, en tout cas qui a défendu la même cause que vous.**

– Mon histoire avec le Pakistan, bouclée ou pas, je la raconterai plus tard, dans un autre livre. Mais effectivement, ma rencontre avec le personnage de Omar Sheikh a été décisive. Je suis à Londres, je lis tout sur lui, je rencontre ses frères, amis et professeurs. Je pressens que son basculement religieux a pour origine la défense de la Bosnie. Je sais que mon film a été projeté à la télévision anglaise, j’envisage qu’il l’ait vu. Je me dis, ce type est peut-être devenu ce qu’il est devenu, un tueur sanguinaire et islamiste après avoir vu mon film et vibré comme moi à la cause de la Bosnie. Il en faut moins pour empêcher un écrivain, un intellectuel, de dormir !

– **Et vous élaborez un trio de héros romanesques : Daniel Pearl, vous le narrateur fiévreux, et Omar Sheikh. N’êtes-vous pas gêné par l’aura du troisième, le bourreau, et le cousin ou l’archétype du pilote de l’avion qui se jette sur le World Trade Center ?**

– Bien sûr, je suis gêné. Et même parfois bouleversé. Car il me passionne, ce personnage, c’est évident. Je m’aperçois d’ailleurs que j’emploie, à un moment, le même lexique pour parler de lui et de Pearl. Et, puisque je vous parlais d’empathie, il est incontestable que se met aussi en place une empathie avec Omar Sheikh. Un brillant élève d’un collège privé anglican de Londres, passionné de poésie, d’échecs, militant de la cause bosniaque, et qui bascule dans le meurtre et le fanatisme. Comment voulez-vous que je ne sois pas troublé par tout cela ? Ce n’était pas prévu au programme, mais c’est ainsi, et je décide de l’écrire. Obsession de démêler, d’approcher du gouffre, d’entrer dans la maison du Diable, dans sa tête. Tout cela est incontestable. Ce sont les moteurs auxiliaires du livre.

– **Vous décrivez avec précision de nombreuses scènes auxquelles personne n’a assisté. Omar Sheikh se rasant, pour se donner une allure occidentale avant sa première rencontre avec Daniel Pearl ; ses hésitations au moment de la décision**



B. GARCIN-GASSE

\* Grand reporter à *Libération*, Jean Hatzfeld a notamment publié *L’Air de la guerre* ; sur les routes de Croatie et de Bosnie-Herzégovine (éd. L’Olivier, 1994) ; *La Guerre au bord du fleuve* (éd. L’Olivier, 1999, rééd. Petite Bibliothèque de L’Olivier), roman sur le conflit yougoslave ; *Dans le nu de la vie* (éd. Seuil, 2000, rééd. Points-Seuil), sur le génocide rwandais.